

MARC EYMARD

LES

GRANDS HOMMES

DU PÉRIGORD

PIERRE DAUMESNIL

1776 — 1832

« Ense et aratro »

NONTRON

IMPRIMERIE DE GUYON, RUE DE LA VILLE, 10, NONTRON (DORDOGNE)



Daumesnil 4050.

*A Monsieur le Directeur
de la Bibliothèque
de la Ville de Périgueux
de la part de
Monsieur le Maire
de la Ville de Périgueux
pour la bibliothèque
de la Ville de Périgueux
le 8.6.1895.*

MARC EYMARD

LES

GRANDS HOMMES

DU PÉRIGORD

PIERRE DAUMESNIL

1776 — 1832

523

« Ense et aratro. »

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

NONTRON

IMPRIMERIE DE GOUBAULT, LIBRAIRE, 12, PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

1895

E.P.
P2 523
C 1109603

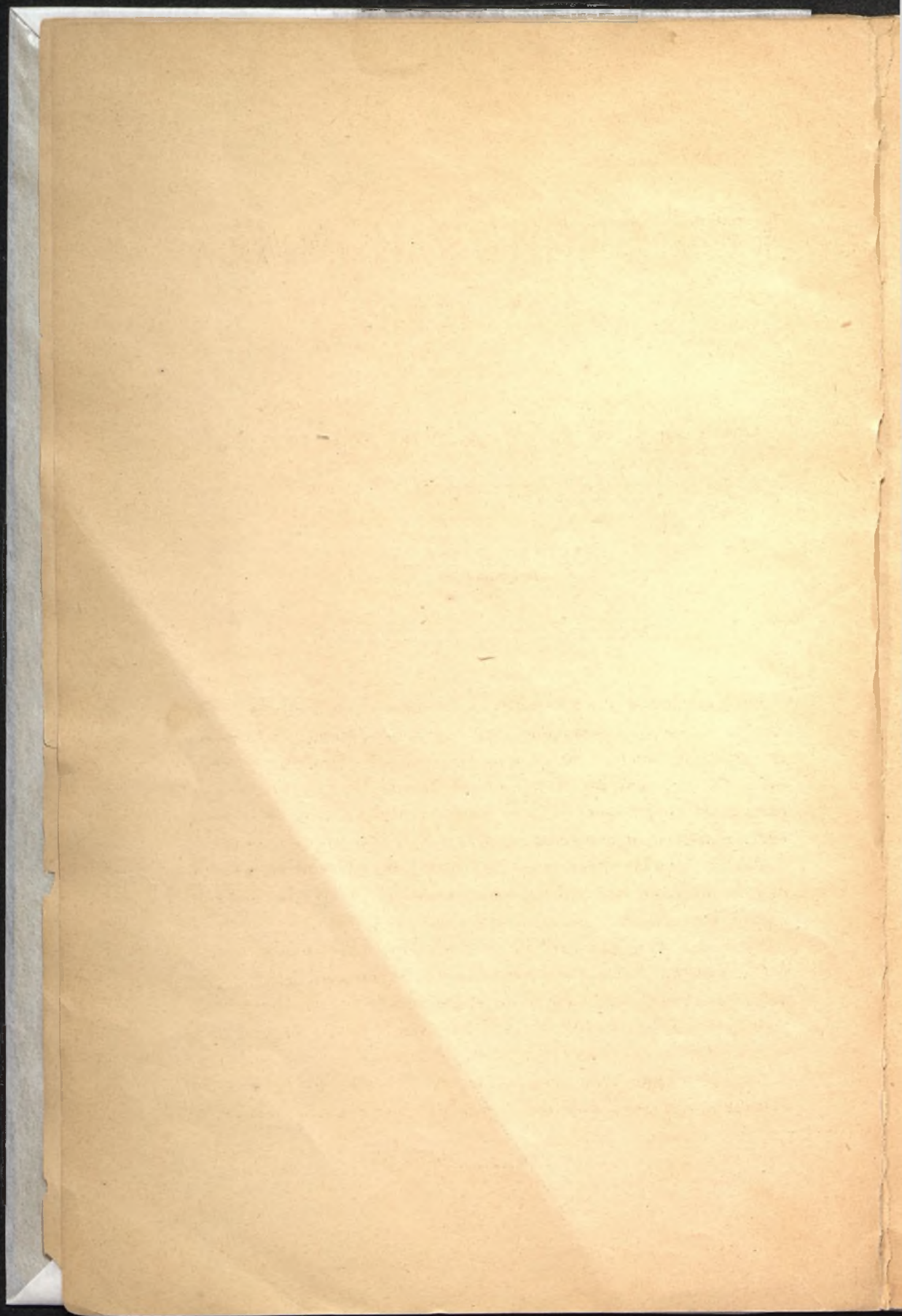
A MON EXCELLENT AMI

GUSTAVE BAËR

TÉMOIGNAGE TRÈS AFFECTUEUX

M. E.

Milhac-de-Nontron, le 24 août 1895.



LES GRANDS HOMMES DU PÉRIGORD

PIERRE DAUMESNIL

1776 — 1832

Sur l'une des plus belles places de Périgueux, au centre même de l'animation et du mouvement, s'élèvent quatre statues rangées en bel ordre qui attirent les regards des voyageurs étrangers en cette ville. Ce sont celles de quatre grands hommes qui ont vu le jour dans notre département et dont nous pouvons à bon droit nous enorgueillir : j'ai nommé Bugeaud, Daumesnil, Montaigne et Fénelon.

Par une alliance remarquable de la stratégie et de la littérature, les deux premiers doivent leur gloire aux armes et à la guerre, les deux seconds sont célèbres surtout par leurs immortels écrits.

Ne devons-nous pas admirer cette heureuse disposition et reconnaître avec une fierté bien excusable que le Périgord ne s'est pas distingué spécialement dans tel ou tel genre, à l'exclusion des autres, mais qu'il a su les concilier tous en produisant à la fois des généraux et des écrivains ?

C'est la marque d'un pays vivace et prospère que de pouvoir cultiver à l'occasion, soit la rude science des combats, lorsque la

patrie en danger réclame le secours de tous ses enfants, et de changer l'épée pour la plume lorsque le fracas des armes a cessé, lorsque la paix réparatrice et bienfaisante est venue cicatrizer les plaies de la guerre, et substituer, aux luttes sanglantes de deux peuples déchaînés l'un contre l'autre, les salutaires occupations de la civilisation et de la concorde.

La Dordogne a toujours montré qu'elle s'entend aussi bien à défendre le sol menacé, qu'à enrichir notre littérature par des œuvres magistrales universellement estimées. Cependant, quelle que soit sa gloire littéraire dont Fénelon et Montaigne ont été les illustres artisans, il convient de dire, pour rester dans le vrai, qu'elle le cède quelque peu à sa gloire militaire, je dis quelque peu, car la différence est presque insensible, presque nulle; il est bien difficile du reste d'en établir une scrupuleuse, entre deux éléments si peu compatibles l'un avec l'autre. On est convenu néanmoins de dire que Daumesnil et Bugeaud ont été plus célèbres comme généraux que Fénelon et Montaigne comme écrivains. Je me garderai bien de discuter ici cette opinion, que je vous laisse le soin d'apprécier à votre guise. Outre quelle serait parfaitement oiseuse, elle constituerait une digression inutile et m'éloignerait du sujet que j'ai choisi.

Je me propose en effet, aujourd'hui, de consacrer de modestes pages à la mémoire de notre grand Daumesnil, et de faire revivre encore une fois, le plus brièvement et le plus exactement possible, les hauts faits de cet homme d'élite, dont la bravoure et l'audace furent tels que les ennemis mêmes respectent son nom, comme la personnification la plus vivante d'un patriotisme ardent, soutenu par un indomptable courage.

Certes, je n'ai point la prétention de dire du nouveau : je ne dirai rien qui n'ait été dit et bien dit par des historiens plus autorisés que moi en la matière. Cependant, je crois qu'une vie comme celle de Daumesnil, vie pleine de dévouement et de courage, est une de celles que l'on ne doit pas oublier, car elle peut de tous côtés servir d'exemple à tous les citoyens. Elle montre ce qu'est le véritable patriotisme, et aujourd'hui, que le mot de patrie est sur toutes les bouches et

dans tous les cœurs, elle étale au grand jour quels sont les grands sentiments qui doivent animer tous les Français, et encourager pour l'avenir les générations futures !

Pierre Daumesnil naquit à Périgueux, en 1776. De bonne heure, il fut poussé par une irrésistible vocation pour les armes; aussi pour donner satisfaction à son penchant, il s'engagea à l'âge de quinze ans, en 1791.

C'était alors la période la plus troublée de notre histoire nationale, mais aussi la plus féconde en grandes idées et en grands hommes. La Révolution avait commencé en 1789, Louis XVI était déchu, les factions politiques se partageaient notre pays: la Convention s'immortalisait par ses travaux gigantesques et « la victoire en chantant nous ouvrant la carrière », montrait la reconnaissance de toute une nation pour avoir imaginé et mis en œuvre les moyens de défense qui sauvèrent la patrie en danger.

Daumesnil semblait prédestiné à être le témoin de grandes scènes. En effet il vit tout : les luttes des Montagnards et des Girondins, la hideuse Terreur, les glorieuses batailles de la République en 1793 et 1794. Il n'avait été jusque là qu'un combattant obscur, le Directoire et le Consulat le mettent en lumière. Bonaparte, avec cette perspicacité générale qui lui faisait reconnaître du premier coup d'œil les hommes dont il avait besoin, devina en Daumesnil un soldat dans toute la noble acception du mot. Il ne se trompa point. Daumesnil se rendit digne du choix dont il avait été l'objet. C'est dans la campagne d'Egypte qu'il se distingue pour la première fois; il déploie une intrépidité telle qu'on ne le connaît bientôt plus que sous le surnom de « *Brave* ». Aussi notre compatriote conquiert-il désormais tous ses grades sur le champ de bataille, — trois fois il sauva la vie à Bonaparte. Mais aussi celui-ci devenu empereur ne l'oublie pas dans l'enivrement de son triomphe, et bien que Daumesnil n'ait qu'une instruction fort ordinaire, avec cet enthousiasme et cette générosité que la bienfaisance inspire, le grand empereur lui prodigue généreusement les commandements et les honneurs.

Nous le voyons à la suite des armées à Marengo en Italie, à la

sanglante affaire d'Eylau, à Friedland, à Eckmuld en Allemagne. A la suite de l'insurrection du 2 mai 1808, il reçoit l'épaulette de colonel et est placé en cette qualité, à la tête des chasseurs de la garde impériale.

Il est aussi à Wagram en 1809 en qualité de colonel, mais le malheur et l'adversité semblent s'être tournés contre lui, lorsque par une ironie cruelle du sort, il reçut un boulet autrichien qui lui fracasse la jambe et nécessite une douloureuse amputation, qu'il supporte, du reste, avec une résignation stoïque. Les plus cruelles souffrances ne réussissent pas à le faire fléchir; loin de se plaindre, il ne cesse d'encourager ses compagnons d'infortune. Cependant il guérit. Mais pourra-t-il encore suivre comme autrefois les combattants? Pourra-t-il se mêler au fort des batailles et paraître, sans peur, devant l'ennemi? Non, la perte de son membre lui interdit de prendre part aux combats.

Quel malheur pour lui, si brave, si hardi, si valeureux; lui, si bien disposé à faire son devoir, car il aurait préféré la mort que de céder devant l'ennemi! Combien il déplore alors cette accident. Quel désespoir pour un homme encore jeune d'être condamné à l'inactivité. Il se croit inutile à la France et maudit sa blessure!

Courage, ô vaillant colonel! Votre carrière a été trop bien commencée pour qu'elle se termine si brusquement d'une façon si malheureuse; votre héroïsme demande plus encore et certes vous ne serez pas abandonné. Comme les héros qui n'ont dans la détresse, pour toutes consolations, que la satisfaction du devoir accompli, « votre gloire vous suivra dans votre adversité »!

Son tour va venir. Napoléon l'a nommé en 1812 gouverneur du château de Vincennes, un des forts les plus importants de Paris.

1812 arrive avec revers. La retraite de Russie, la meurtrière bataille de Leipzig démoralisent les troupes et affaiblissent le pays. 1814 voit les invasions étrangères, Russes, Allemands, Autrichiens, envahissent la France, saccageant tout sur leur passage, ne laissant derrière eux que des ruines et des incendies, écrasant la vaillance sous le nombre.

Tout cède, tout capitule. Les victoires de Napoléon sont stériles, et n'empêchent pas la marche victorieuse de l'ennemi, qui arrive bientôt aux portes de Paris.

Il cerne la capitale que défendent seulement 22.000 hommes. C'est moins un combat qu'une boucherie. Paris se rend après une défense acharnée. Seul un fort a résisté, et malgré leur supériorité numérique les alliés n'ont pu s'en emparer. Ce fort, c'est Vincennes, et dans Vincennes, il y a Daumesnil, Daumesnil avec son détachement d'artilleurs et deux cent cinquante cavaliers.

La disproportion de ses forces avec celles des assiégeants réussira-t-elle à l'intimider ? Non, et avec ce sang-froid coutumier aux braves, il fait pointer les canons, lever le pont-levis. Son empressement et sont audace stupéfient l'ennemi, qui prend alors la résolution d'envoyer un parlementaire à Daumesnil, pour le sommer de se rendre : l'héroïque général montre à l'envoyé son membre mutilé, et lui dit, pour toute réponse : « Quand vous m'aurez rendu ma jambe, je vous rendrai la place. » L'envoyé, piqué de cette saillie, riposte : « Nous vous ferons sauter. » C'est bien, réplique Daumesnil en lui indiquant du doigt un magasin où sont enfermées 1800 milles de poudre : « Je commencerai, et nous sauterons ensemble. » Quoi donc, ce misérable fortin ose résister à plusieurs centaines de mille hommes excités par leurs victoires et formidablement armés ! La surprise de l'ennemi dégénère en fureur. Mais à ce jeu-là, c'est encore notre compatriote qui a l'avantage. La grosse artillerie du fort répond à l'artillerie des alliés et les décime en détail, au lieu que la garnison de Vincennes, bien abritée derrière des murs épais, n'éprouve pas le moindre dommage. Il faut renoncer de prendre la citadelle de vive force ; mieux vaut essayer d'en faire le blocus. Soit ! Daumesnil a des vivres : il attendra.

Cependant Paris a capitulé le 30 mars. L'acte de capitulation signé par Marmont, porte que les armes laissées dans la campagne autour de Vincennes seront livrées à l'ennemi. Daumesnil frémit à cette nouvelle. Laissera-t-il s'accomplir ce vol sous ses yeux ? Dans la nuit du 30 au 31, il sort avec ses cavaliers, il ramène dans le

château canons, fusils et matériel de guerre. Les alliés réclament les armes qu'on devait leur remettre. Venez les prendre, répond l'indomptable gouverneur. Il avait ainsi sauvé 80 millions à la France. Quelle joie pour ce cœur patriote ! Quelle satisfaction pour ce brave, qui désormais se croyait inutile à son pays, de lui avoir sauvé, par sa bravoure et sa vaillance, un matériel de guerre si important !

Irrités par cette résistance, Prussiens, Russes, Autrichiens, lèvent le siège sans avoir pu s'emparer de Vincennes. Louis XVIII seul, peut en obtenir les clefs, et comme récompense d'une vaillance si merveilleuse, l'indigne monarque enlève à Daumesnil le commandement de la forteresse.

L'année suivante, Napoléon revient de l'île d'Elbe, Louis XVIII s'enfuit courageusement, Daumesnil reprend la direction de Vincennes. Mais la fortune s'est lassée de favoriser l'empereur. Il est vaincu à la terrible bataille de Waterloo, l'invasion étrangère recommence. La Champagne est de nouveau assaillie par les hordes germaniques et slaves, qui se ruent au partage de notre pauvre patrie impuissante. Les alliés se souviennent, avec honte, de leur récent insuccès. Ils tiennent à honneur de s'emparer de cet imprenable petit fort qui résiste seul, perdu dans les flots ennemis, ainsi qu'un rocher dans la mer. Ils recommencent leurs menaces ; elles échouent comme la première fois : « Nous couperons l'eau qui alimente le fort, disent les généraux. — Coupez, répond Daumesnil, quand l'eau manquera, je mets le feu aux poudres ». Il fallait trouver un autre moyen ; on essaya de la corruption. Daumesnil va-t-il se laisser prendre aux promesses trompeuses de ses ennemis ? Ne saura-t-il pas, encore une fois, leur montrer sa tenacité, enfin de déjouer leur rôle corrupteur et infâme ? On sait que le général français est pauvre ; on lui offre un million, s'il consent à rendre la place. — C'est alors que le héros bondit à cette indigne proposition ; son indignation éclate en paroles éloquentes et sublimes que l'histoire nous a conservées : « Allez dire à votre général que je garde à la fois » sa lettre de proposition et la place de Vincennes ; la place, pour la » conserver à mon pays qui me l'a confiée, la lettre, pour la donner

» en dot à mes enfants. Ils aimeront mieux cette preuve de mon honneur qu'un million gagné par trahison. Vous pouvez ajouter que malgré ma jambe de bois et mes 23 blessures, je me sens encore plus de force qu'il ne m'en faut pour défendre la citadelle, ou pour faire sauter avec elle votre général et son armée ».

Admirable réponse qui aurait suffi à l'immortaliser, s'il ne l'avait déjà été par ses exploits précédents.

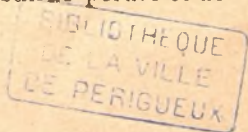
C'est en vain que les Prussiens l'assiègent pendant cinq mois entiers. Ils sont encore obligés de lever le camp, sans avoir pu venir à bout de ce petit château et de ses trois cents hommes.

Qui n'est pas forcé d'admirer votre courage, après une telle conduite, ô digne Français, dont j'essaie en ce moment de bégayer l'éloge ? Quel est celui qui, en passant devant votre auguste et admirable image, osera dire que vous n'avez pas été un héros tenant à l'honneur de votre pays plutôt qu'à la fortune et au bien-être ? Il serait temps, il me semble, que votre abnégation et votre courage soient récompensés !

Ce n'est qu'à Louis XVIII, roi de France, que Daumesnil se rend, lui et sa garnison. Le roi va-t-il enfin donner une juste récompense à ce vaillant serviteur qui lui a conservé Vincennes par son inflexible énergie ? Non, il le prive de son commandement et le met à la retraite, comme s'il avait forfait à l'honneur en se défendant à outrance.

Nous devrions nous abstenir de commentaires sur la conduite de Louis XVIII vis-à-vis de Daumesnil. Mais sans vouloir entrer sur ce point, dans un trop grand développement, nous sommes heureux de saisir ici l'occasion de montrer, par la véracité des faits, comment certains monarques récompensaient mal leurs sujets ; en un mot, et pour tout dire, comment on savait, sous la royauté, substituer à l'esprit de justice et de reconnaissance, celui d'égoïsme et d'ingratitude.

En effet, n'est-il pas honteux pour Louis XVIII d'avoir traité ainsi celui qui lui a conservé si dignement, par son ardeur au combat et son infatigable bravoure, ce fort, qu'il eût été sûr de perdre et de



voir disparaître dans les mains de l'ennemi ? Le roi n'avait-il pas été témoin de toutes les fatigues supportées par le vaillant général, pour conserver Vincennes, dont son pays lui avait donné la garde ?

Enfin, Daumesnil qui s'était rendu au roi, avec son armée, pour lui remettre les clefs de la citadelle et l'assurer de tout son dévouement pour lui et pour son pays, y a-t-il failli un seul instant ? Lui, sans fortune, qui avait refusé de s'enrichir pour ne pas compromettre son honneur et celui de ses enfants !

C'est cette grandeur d'âme, cette générosité, ces éclatants exemples de patriotisme qui sont ainsi récompensés ? On se voit forcé d'avouer que l'héroïsme de l'insulté fait ressortir encore davantage l'ingratitude et la bassesse de l'insulteur !

Daumesnil n'a pas encore fini sa carrière, et les dernières étapes de sa vie ne sont pas les moins intéressantes, car c'est dans cette dernière période que tous, amis comme ennemis, alliés comme adversaires, vont reconnaître qu'il est véritablement l'homme au grand cœur et aux généreuses pensées. Il assiste au règne insignifiant de Louis XVIII, aux troubles politiques de celui de Charles X. En 1830, la situation s'aggrave, les abus des ministres ont aigri le peuple qui s'agite soudainement. La révolution éclate dans toute sa violence. Le commandement de Vincennes, devenue prison politique, est rendu à son ancien gouverneur par le roi Louis-Philippe. Les ministres convaincus d'avoir violé les lois et la liberté nationale y sont incarcérés, en attendant un jugement.

Mais le peuple veut se faire justice lui-même. Renouvelant les scènes orageuses de 1789, il se porte en masse vers le vieux donjon, et demande avec colère qu'on lui livre les coupables. Sur un refus catégorique, la foule s'enflamme, profère des cris de mort, prend une attitude hostile et commence à attaquer le château. Les fossés sont envahis, l'entrée menacée, — Daumesnil, le vieux soldat de l'Empire, le vieux brave qui a donné son sang pour ses concitoyens, va-t-il tirer une vengeance maintenant, et réprimer l'émeute par la violence, lui qui ne s'est battu jusque-là que contre les ennemis de son pays ? Il a bien vite pris son parti, l'audacieux que rien n'épouvante.

Les cris retentissent de plus belle : qui sait à quels excès va se porter une foule aveuglée par sa passion ?

Mais soudain le pont-levis s'abaisse, tous s'arrêtent attentifs et Daumesnil, qui est alors un vieillard à cheveux blancs, s'avance seul en avant des insurgés avec sa jambe de bois et ses décorations : « Que voulez-vous, mes enfants ? Les têtes des accusés ? Souvenez-vous qu'elles appartiennent à la loi et que vous ne les aurez qu'avec ma vie. Retirez-vous, ne souillez pas votre gloire. » Et par un revirement subit, dont les grandes masses sont coutumières, les furieux s'apaisent, se font humbles devant ce misérable débris de l'époque impériale ; et tous crient, en une formidable acclamation : « Il a raison, retirons-nous, vive la *Jambe de Bois* ! » Ce fut le dernier triomphe de Daumesnil. Il mourut en 1832, à Vincennes, emporté par une épidémie de choléra ; il était alors lieutenant-général. Sa noble dépouille a été enterrée à côté du vieux château, comme s'il voulait, même après sa mort, le protéger et le défendre.

Telle a été l'existence de cet enfant du Périgord dont la vie n'est qu'un tissu d'actions sublimes ; il est de ceux dont le poète a dit :

Ainsi quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;
Chaque jour pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms ! (1)

Un auteur d'un certain mérite, M. Dupin aîné, a trouvé pour lui, un mot énergique et bien choisi. Il n'a voulu, dit-il, « *ni se rendre, ni se vendre*. » Rien n'est plus juste, car Daumesnil a su résister à la violence, à la corruption, aux menaces et aux promesses. Il n'a eu qu'un seul but, le devoir ; qu'un seul sentiment, l'honneur ; qu'un

(1) Victor Hugo : *Chants du Crépuscule*, Hymne, page 382.

seul procédé, le courage. Il a noblement accompli sa tâche sans faillir un seul instant, et sans mettre en balance d'autres considérations. Que son souvenir soit à jamais honoré et béni ; que sa mémoire soit l'objet d'un culte parmi ses compatriotes, car cet homme est de ceux que l'on est fier de savoir nés dans le même pays que vous.

Honneur à lui, le vaillant, qui a maintenu le prestige de la gloire française à une époque où tant d'autres trahissaient. Que d'immortelles louanges consacrent le souvenir de ses belles défenses, et que sa grande ombre héroïque, se présentant sans cesse à nos yeux, nous ramène au devoir si nous l'oublions, au chemin de l'honneur si nous en sommes écartés.

Gloire à toi, Périgord bien aimé ! Patrie de poètes et d'artistes, de généraux et d'écrivains, de philosophes et de moralistes, d'avoir donné à la France d'aussi grandes preuves de ta vitalité. Vieille province aux souvenirs « héroïques et charmants » berce toujours dans ton sein la mémoire de tes gloires passées, et continue comme jadis, par ta marche triomphale vers le progrès, à toujours mériter dans l'avenir, la reconnaissance et l'amour de tous tes enfants.

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX



